Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 28 (1895)

Artikel: L'action de l'esprit de dieu dans l'homme : seule source pour l'homme de la vie et par là-même de la vérité religieuse

Autor: Malan, C.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379584

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'ACTION DE L'ESPRIT DE DIEU DANS L'HOMME

seule source pour l'homme de la vie et par là-même de la vérité religieuse

PAR

C. MALAN

La *religion* étant, le mot le dit, le rapport par lequel Dieu nous *relie* à Lui, il en résulte que, de notre côté, la foi à l'existence de Dieu sera le point de départ de tout ce qui sera une vérité religieuse. Demandons-nous donc avant tout sur quoi repose en nous une semblable foi ?

On allègue d'ordinaire deux preuves de l'existence de Dieu, l'une *subjective*, qui est la preuve métaphysique et morale ; l'autre *objective*, qui découle et de la vue du fait de la création et du témoignage rendu devant nous à une action historique de Dieu qui est comme la conséquence et le maintien de l'acte créateur.

Ces deux preuves cependant n'existent pour nous qu'en vertu de notre observation ; la première par l'observation des faits intérieurs de notre être, la seconde par celle de faits qui nous sont extérieurs. Les premiers de ces faits, — les faits intérieurs, — sont accessibles à notre observation grâce à l'activité soit de notre intelligence soit de la réflexion en nous de notre vie morale. Quant aux faits extérieurs, nous y discernons tout d'abord le résultat d'une action première ou souveraine, puis celui d'une action subséquente ; l'une et l'autre de ces actions étant ressenties comme la manifestation d'une volonté suprême, c'est-à-dire de la volonté divine.

Si nous nous en tenons à cela seul, ce qui en résultera pour nous ne sera pourtant jamais que la libre acceptation par notre pensée de la vérité intellectuelle de l'existence de Dieu; et cela grâce à deux conclusions de notre intelligence dont aucune ne nous aura mis en un rapport direct avec Dieu lui-même, ou avec la réalité vivante de Dieu.

Aussi bien la vraie preuve de l'existence de Dieu ne découle-t-elle pas pour l'homme de ce qu'il aurait conclu lui-même de son observation. Une semblable preuve résultera nécessairement non pas de ce qui serait pour sa pensée *une vérité*, mais de ce qui aura été en lui l'avènement, ou l'expérience, d'un *fait de vie*. Ce sera donc chez lui le résultat, non pas d'une expérience due à son activité personnelle mais d'une expérience qui lui aurait été *imposée*, de l'expérience d'une action dont il aurait été lui-même l'objet.

C'est là l'expérience dont Kant à mis en lumière le résultat dans ce qu'il a nommé l'*impératif catégorique*, mais dont il ne s'est pas appliqué à analyser la genèse. — Bornons-nous ici à dire que cette expérience ayant eu lieu dans cet *homme intérieur* qui représente en nous la vie encore instinctive de notre être moral, elle ne saurait être ressentie que lorsque nous l'aurons réfléchie comme nous ayant été *imposée*. Nous nous trouvons réellement alors en présence du résultat en nous d'une action due à une volonté personnelle supérieure à la nôtre, et d'une volonté qui a eu pour objet le principe encore inconscient de notre volonté.

Tel étant le cas, la conviction de l'existence de Dieu ne saurait être en nous une conclusion de notre pensée. Ce sera une *révélation* due à une action ressentie par nous comme première, absolue et suprême; comme une action à laquelle se sent soumis notre être lui-même; autant dire comme une action de Dieu sur nous. L'expérience d'une semblable action a été en nous *un fait de vie*, avant de devenir devant notre pensée *une vérité*.

Sans doute si nous avons négligé, ou même repoussé cette action, il en sera résulté pour nous non pas le sentiment d'une expérience *imposée*, mais bien uniquement ce qui ne de-

meurerait alors devant nous qu'un simple *fait*. Ce sera alors en nous le point de départ du *panthéisme*. Si nous nous sommes contentés de ressentir cette action comme l'expérience faite une fois pour toutes d'un *acte historique*, cela nous conduira forcément au *déisme*. Ce n'est que pour autant que nous aurons ressenti dans cette expérience *une action vivante et maintenue*, que nous nous verrons placés devant ce qui s'appellera pour nous *le théisme*, c'est-à-dire devant ce qui aura inauguré en nous une *expérience religieuse*.

Dans ce dernier cas en effet nous nous sommes sentis soumis à une action qui implique la présence en nous de son auteur, avant même l'apparition au dedans de notre pensée réfléchie. C'est dire que la réflexion d'une semblable expérience n'aura ensuite rien à faire avec l'acceptation délibérée d'une « vérité dogmatique » concernant Dieu. Directement ressentie par notre être lui-même, l'expérience dont il s'agit ne sera pas tout d'abord *la connaissance intellectuelle d'un fait divin* — connaissance qui du reste est pour nous chose impossible. Ce sera une expérience que nous aurons ressentie, et que nous continuerons à ressentir, comme ayant précédé en nous l'éveil de notre pensée réfléchie. Pour employer les termes spéciaux de l'Evangile, ce sera pour nous le résultat d'une *action de l'Esprit de Dieu sur notre esprit*. Considérons de plus près le sens de cette affirmation.

Si c'est par la parole humaine de ceux qui se présentent comme « ses témoins, » que Dieu a affirmé devant nous son action historique, cette parole ne nous a mis en un rapport direct avec Lui, que pour autant qu'elle est devenue l'occasion en nous d'une expérience qu'il a fait faire Lui-même au principe encore inconscient de notre volonté. Or telle chose n'a pu avoir lieu que grâce à une action de ce même Esprit de Dieu dont ces témoins demeurent devant nous les organes. Attendre la connaissance de Dieu d'une parole purement humaine témoignant de Lui devant nous, serait avoir pris pour une connaissance directe de Dieu, notre propre acceptation d'une vérité intellectuelle concernant Dieu. Ce serait avoir attribué à l'activité de notre intelligence, ce qui ne saurait être

que le résultat d'une action directe de Dieu lui-même sur notre « esprit, » c'est-à-dire sur le centre tout d'abord inconscient de notre être.

En effet, si le mot *esprit* désigne, pour toute l'humanité étrangère à la révélation, cette activité de l'âme humaine qui se manifeste par une pensée librement formulée, l'Ecriture, elle, donne à ce même mot un sens tout autre. Elle nomme « esprit » le principe de vie qui a précédé dans l'être personnel l'activité formulée de cet être; ce qui par conséquent demeure dans cet être comme la racine ou le point de départ de toute activité consciente[1].

L'esprit, dans le langage de l'Ecriture, signifie donc tout autre chose que *l'intelligence*, ou que la faculté que possède l'âme de saisir, de formuler et de reproduire une idée. Aussi bien le monde étranger à la foi scripturaire donne-t-il à cette expression : « un homme d'esprit, » ou « un homme spirituel, » un sens qui n'a rien de commun avec l'expression : « un homme animé de la vie spirituelle ; » expression qui, après être apparue dans l'Ancien Testament, désigne dans le Nouveau ce qui est comme l'avènement et le maintien d'un « nouvel homme » au sein de l'humanité terrestre.

Cette signification du mot « esprit » dans l'Ecriture, ressort déjà tout entière de cette parole qu'elle est seule à proclamer : *Dieu est esprit*. Le mot « esprit » désigne là nécessairement un fait personnel essentiellement étranger aux limites que nous imposent, à nous hommes, soit l'activité de notre corps soit les conclusions progressives et de notre intelligence et de notre volonté.

Pour nous en tenir à ce qui concerne l'esprit de *l'homme*, il est dépeint dans l'Ecriture, la première fois où il en est fait mention, comme « un souffle » par lequel le Créateur fait de l'homme, qui était encore un être exclusivement terrestre, *une âme vivante*[2]. Dieu nous est ainsi montré confirmant et achevant le premier acte, dans lequel il ne s'était pas borné

[1] Ce sens du mot « esprit » s'est conservé dans ces locutions : Telle chose à été faite, ou dite, dans un bon, ou dans un mauvais « esprit.»

[2] Gen. II, 1-3, et 1 Cor. XV, 17.

« à commander à la terre de produire l'homme, » — comme il l'avait fait pour l'apparition des animaux, — mais par lequel « il avait formé lui-même l'homme de la poudre de la terre. »

Dans ce « souffle » de l'Esprit, Dieu nous apparaît comme communiquant sa « vie divine » à un être qui ne possédait encore, grâce à une première action créatrice, qu'une « existence terrestre. » Et cela a lieu non par un don absolu et définitif, mais en vertu de ce qui n'est qu'une participation à l'esprit, — en vertu d'un « souffle » de cet esprit. De plus ce souffle n'est pas confié à l'homme lui-même, ou à sa volonté. Il est remis « aux narines » de l'homme terrestre ; c'est-à-dire à l'activité purement instinctive de l'existence qui seule était encore la sienne.

Grâce à ce nouvel acte du Créateur, l'homme possède maintenant la vie de l'esprit comme un principe de vie d'abord insconscient. Depuis cette communication du « souffle, » ou de « l'esprit » de Dieu, l'homme n'est plus un être exclusivement terrestre. Son âme est devenue *une âme vivante ;* autant dire que son moi est devenu le sujet d'une *vie* supérieure à ce qui n'avait été en lui jusque là qu'une *existence* de la terre. Tandis que *l'âme,* — avec son intelligence, — avait été dans « l'homme formé de la terre, » le sujet d'une *existence* dont le *cœur* était déjà l'organe et le *corps* l'instrument temporaire, « l'esprit » est maintenant le principe dans l'homme de ce qui doit devenir la *vie* même de son âme.

De là aussi ce fait que le *péché,* en arrêtant le développement qui résulte pour « l'esprit » de l'homme de cette action de l'Esprit de Dieu, laissera prendre, à la seule activité de son intelligence, de son cœur, et même de son corps, la place centrale que devait occuper en lui cette *vie de son esprit* due au souffle, ou à l'esprit de Dieu. Au lieu de « l'homme spirituel » qui connaît Dieu et qui connaît toutes choses en Dieu, — c'est-à-dire au point de vue de la volonté éternelle de Dieu, — s'établit alors en nous l'homme *de l'âme,* ou même parfois l'homme *du corps* (ce que l'apôtre appelle « l'homme animal, » et « l'homme charnel ») ; c'est-à-dire l'homme qui ne *vit* plus

en vertu de la vie qui est celle de Dieu, mais qui *subsiste* grâce à cette seule existence temporaire soit de son âme, soit même uniquement de son corps, qu'il avait due à sa première origine, c'est-à-dire au fait qu'il avait d'abord été formé de la terre.

C'est pour empêcher que l'homme retourne définitivement à cette existence de mort, — c'est pour empêcher que le souffle de l'Esprit de Dieu en vienne à n'être plus pour lui que l'élément d'une vie toujours plus incomprise, — c'est pour cela que le Dieu-Sauveur viendra, par une action nouvelle de son Esprit, ranimer, réveiller et inaugurer définitivement dans l'homme, une vie spirituelle qui demeurera sa vie éternelle.

Aussi bien cette action nouvelle et décisive de l'Esprit n'a-t-elle pas lieu par le moyen de la seule activité des sens terrestres de l'homme; par ce qui ne serait chez lui que *la vue* des œuvres divines, ou que *l'ouïe* du « témoignage » de Dieu. L'homme actuel n'est pas atteint par une action qui n'a lieu que dans le domaine limité de ses impressions naturelles ou de ses propres conclusions. Il est atteint grâce à une expérience qui, imposée au principe inconscient de sa volonté, sera ressentie ou réfléchie par lui comme ayant déjà eu lieu au dedans de lui. De là aussi ce fait, qu'il aura pu en repousser l'impression sans en avoir par là-même repoussé directement et positivement l'Auteur; tout comme il aura pu s'y soumettre, sans être entré déjà par cela seul en un rapport personnel et volontaire avec Lui.

C'est que cette action divine et souveraine de l'Esprit, ne s'étant pas directement adressée avant tout aux conclusions du sentiment ou de l'intelligence de l'homme, n'a tout d'abord impliqué chez lui aucun acte réfléchi de sa volonté. Elle a débuté par une expérience imposée à son « esprit, » c'est-à-dire au principe encore inconscient de ce qui est appelé à devenir sa vie consciente.

Seule une expérience semblable sera à même de donner sa signification et son importance, à tout ce qui ensuite deviendra pour le sentiment et pour l'intelligence la preuve ou la démonstration de la réalité présente de Dieu. Le fait est que nos

expériences « religieuses, » métaphysiques, ou morales ne seront jamais, à elles seules, des preuves absolument indiscutables, que pour autant que nous y retrouverions ce qui aurait d'abord été une expérience imposée à la vie première de notre être, c'est-à-dire à la vie de notre « esprit. » Quant à notre connaissance facultative des faits sensibles (la vue de la création et de ses merveilles), ou des faits historiques (l'ouïe du témoignage rendu devant nous à une révélation subséquente), tout cela n'aura pour nous de signification religieuse, que celle qui résulterait du fait que nous y aurions reconnu l'action d'un Dieu déjà révélé à notre « esprit » par son Esprit. Avant que notre pensée puisse apprécier ces faits, leur vraie signification devra nous avoir été révélée par une expérience directe de ce que l'Ecriture appelle « la vie de notre esprit. » Ce sera toujours en nous, dit-elle, *l'homme spirituel* qui jugera de toutes choses.

On objectera peut-être à cela que, lorsqu'il s'est agi pour nous d'une expérience facultative, comme celle que nous devons à l'activité de nos sens et de notre intelligence, que même alors nous pouvons distinguer entre ce qui a été en nous une impression première et ce qui s'est ensuite formulé devant nous grâce à notre propre observation. Cela est vrai. Mais ce qui l'est aussi, c'est que cette impression première a déjà été elle-même le produit en nous d'une perception propre.

Or il n'en est pas de même d'une action qui nous aurait atteints directement dans « la vie de notre *esprit,* » c'est-à-dire dans le principe encore inconscient de ce qui doit devenir en nous « une vie spirituelle ; » dans ce qui, par conséquent, a devancé ou précédé tout ce qui ne sera dû ensuite qu'à notre activité propre.

Dans le fait spécial qui nous occupe, ce que nous avons appelé « la perception première, » s'est nécessairement confondu avec une expérience qui, parce qu'elle nous était directement imposée, n'avait rien en elle que nous fussions en droit d'attribuer à notre propre activité personnelle. Cette perception a bien été alors le résultat de ce qui s'appelle en nous l'*obéissance de la foi.* C'est là, dans le fond, non pas autant un *acte*

positif, qu'un *renoncement à agir*. Avec cela c'est plus et autre chose qu'une *pure soumission passive*. C'est bien une *obéissance*, grâce à laquelle notre être lui-même est entré en un rapport vivant avec Celui qui seul est en nous en même temps et l'auteur et l'objet de cette obéissance.

En effet, si *la croyance* est une *soumission* de notre intelligence, *la foi* est une *obéissance* imposée à ce qui précède au dedans de nous l'activité consciente de cette intelligence. Elle a affaire avec la vie même de notre « esprit, » ou avec ce qui subsiste encore en nous comme le germe de notre « homme spirituel. » Une observation propre, — parce qu'elle provient d'une action personnelle, et par conséquent de ce qu'avait été notre propre capacité d'action, — aboutira toujours à une activité dont le caractère *subjectif* ne nous permettra pas d'en regarder le résultat en nous comme un fait essentiellement *objectif*.

Il n'en est pas de même de ce qui serait résulté pour nous d'une expérience qui aurait été imposée à notre être « spirituel. » Si, même alors, notre observation propre était ensuite venue imprimer un caractère *personnel* à l'impression produite tout d'abord par une semblable expérience, ce n'en aurait pas moins été cette expérience qui, parce qu'elle avait devancé notre observation, lui avait assigné son objet.

Une connaissance d'*actes divins* ne sera donc pour nous une révélation de Dieu lui-même, que pour autant que nous posséderions déjà au dedans de nous, — en dehors et au-dessus de la sphère de notre activité propre, c'est-à-dire grâce à une expérience produite en notre « être spirituel » par l'Esprit de Dieu, — la connaissance directe de Celui dont ces faits seraient alors la manifestation historique devant notre pensée. Cela revient à dire que « le témoignage de Dieu » n'est accessible à notre *intelligence* que pour autant que notre « esprit, » c'est-à-dire que notre « être spirituel, » a déjà été l'objet d'une action de l'Esprit de Dieu, propre à nous faire recevoir et saisir Dieu lui-même dans ce « témoignage[1]. »

[1] Nous reconnaissons là-dedans ce dont l'apôtre des gentils parle comme du *mystère révélé par l'Esprit*. Eph. III, 5; Rom. XVI, 25; Col. 1, 26, 27.

Non pas que cette action intérieure de l'Esprit puisse jamais remplacer en nous la connaissance du « témoignage » que ce même Esprit a donné un jour au monde par le ministère « d'hommes de Dieu spéciaux[1]. » L'action de l'Esprit, ne nous atteignant pas directement dans l'activité progressive qui est actuellement encore la nôtre, ne saurait prendre la place d'une connaissance qui résulte en nous de cette activité. Avec cela ce sera toujours l'action de l'Esprit de Dieu sur notre « esprit, » qui réveillera, dirigera et développera notre activité personnelle. Prétendre vouloir ignorer les moyens historiques employés dans ce but par cet Esprit céleste, serait risquer de mettre à la place de la fidélité journalière de notre activité réfléchie, ce qui ne serait plus en nous qu'une impression toujours semblable à elle-même, et inutile par conséquent à l'évolution progressive de notre vie actuelle. La réflexion, qui doit à cette heure dicter, maintenir et diriger notre activité personnelle, aurait alors fait place en nous à une sensation passive, prétendue religieuse, laquelle, étant vague et sans influence sur notre volonté, demeurerait privée de toute valeur pratique ou réelle pour notre activité.

L'Ecriture tout entière nous appelle à faire la différence entre deux significations du mot *croyant*. L'une désigne l'acceptation par la seule pensée de la vérité historique *d'un fait*, tandis que l'autre signifie l'obéissance du cœur à une *action* de Dieu en nous. Il se peut, en effet, que nous nous donnions, et qu'on nous donne, le nom de « croyants, » uniquement parce que nous admettons passivement la vérité d'une « tradition religieuse. » Une semblable admission cependant demeurera inutile pour le principe vivant de notre volonté, aussi longtemps qu'elle n'aurait pas été reçue, et tout d'abord vivifiée par cette *obéissance de la foi* que l'Esprit de Dieu dicte seul à notre cœur. Ce n'est pas de la seule *croyance*, c'est bien de cette *foi* qu'un des apôtres n'a pas hésité à dire : *que l'Esprit nous a scellés pour le jour de la rédemption*[2]; tandis qu'un autre

[1] C'est ainsi qu'il faut comprendre l'expression : « de *saints* hommes de Dieu. » 2 Pierre I, 21.

[2] Eph. IV, 30.

va jusqu'à nous rappeler *que nous connaissons à ceci que nous demeurons en Lui et Lui en nous, qu'il nous a donné de son Esprit*[1].

Si donc le témoignage de l'Ecriture nous a d'abord été donné, puis s'il nous est devenu indispensable, comme l'objet de notre *croyance religieuse*, il ne méritera cependant de s'appeler pour notre *foi* « la parole de Dieu, » que pour autant que ce témoignage, « dicté par l'Esprit, » aura suscité au dedans de nous l'obéissance de notre cœur au Dieu dont il témoigne devant nous.

Il faut par conséquent nous souvenir que, si le principe de notre vie éternelle nous a été donné par l'Esprit, ce principe devra encore, parce que nous sommes à cette heure des êtres formés de la terre, être maintenu et développé en nous par une nouvelle action de cet Esprit, qui seule pourra nous remettre en pleine possession de ce qui constitue notre vie.

— Disons encore un mot, en terminant, sur les conclusions pratiques qui découlent des faits que nous avons essayé de rappeler.

Ce qui en résulte avant tout pour nous, c'est un respect toujours plus attentif pour la présence au dedans de nous de ce germe de vie spirituelle qui a été déposé dans notre âme par le Créateur de notre être. Cela seul nous portera à éviter soigneusement ce qui, dans notre activité journalière, tendrait à en arrêter ou même déjà à en gêner le développement. Cela nous fera donc veiller sur l'activité actuelle et de notre pensée et de notre volonté. Nous nous appliquerons spécialement à repousser ce qui pourrait susciter en nous cette assurance orgueilleuse de *la pensée propre* qui, dans ce qui touche à l'objet de notre foi religieuse, s'appellerait soit du dogmatisme rationaliste, soit du dogmatisme traditionnel ou « orthodoxe. » Nous abstenant de « la phrase pieuse, » nous nous tiendrons toujours plus éloignés de ce « bavardage religieux, » (de tous les bavardages le plus fatigant!) pour la même raison pour laquelle nous nous refuserions à entendre, sur le compte d'une mère que

[1] 1 Jean IV, 13.

nous ne posséderions plus qu'en Dieu, ce qui ne serait que *des phrases*, fussent-elles les plus louangeuses.

Quant aux mouvements de notre volonté, il va sans dire que ce respect pour l'œuvre que Dieu a inaugurée au dedans de nous, nous enlèvera nécessairement à tous les entraînements de la vie charnelle qui est encore la nôtre; que nous nous efforcerons bien plutôt de ressaisir toujours de nouveau cette vie spirituelle, qui seule répond aux besoins imprimés par Dieu lui-même à l'instinct central de notre être.

Et nous ferons plus encore! Demandant chaque jour plus ardemment « à notre Père céleste le don de son Esprit, » nous nous rendrons toujours plus attentifs au témoignage que cet Esprit nous a donné de la présence vivante et de l'œuvre actuelle de notre Dieu; tout spécialemant au témoignage de ce *salut* par lequel ce Dieu a voulu nous rendre l'accès à une vie dont il avait déjà déposé en nous le germe, — à une vie éternelle avec Lui, dont il est venu Lui-même nous rouvrir le chemin dans la victoire remportée sous nos yeux sur la mort qui nous tient encore enserrés.

N'oublions jamais qu'il y a, en dehors et au-dessus du monde visible qui est encore le nôtre, le monde invisible de « l'esprit; » dont le Souverain est « le Dieu qui est esprit. » Dans ce monde invisible naît et se développe la multitude des « esprits » demeurés fidèles à ce Dieu, ou que son Esprit y a rassemblés après les avoir régénérés. Pour nous, hommes qui maintenant sommes mortels au sein d'un univers temporaire et transitoire (où persiste l'Esprit révolté et tentateur avec ceux qui le suivent), ce monde supérieur nous est révélé comme la patrie dont nous devons arriver à nous sentir exilés. Ceux de nous dont la foi a saisi la réalité sainte et éternelle de ce monde-là, finiront par atteindre à ce qui devient déjà chaque jour plus ici-bas le but de leur espérance. Et cette espérance nous la devrons aussi chaque jour plus, au témoignage rendu devant nous, et maintenu au dedans de nous, par cet Esprit éternel qui déjà à cette heure vient éclairer et vivifier notre « esprit. »